

PAX T

JVILLET 1956 N.27

PAX n° 27

7^e ANNÉE — JUILLET 1956

SOMMAIRE :

S. Benoît et les Psaumes	1
La vie de S. Benoît d'après les fresques de Spinello Aretino	5
Petite histoire de Kerbénéat	11
S. Ignace et S. Benoît	15
Landévennec et les R. P. Jésuites	17
Histoire du Monastère de Landévennec	18
Chronique	22
Bibliographie	23
Amis de Landévennec	

PAX CHRONIQUE TRIMESTRIELLE DES ABBAYES DE KERBÉNÉAT ET DE LANDÉVENNÉC

lien entre nos amis et nos monastères, leur permet de s'associer à la vie de nos communautés, s'efforce de les aider à bénéficier des richesses de la doctrine monastique, de la spiritualité liturgique et du patrimoine chrétien de notre Bretagne.

ABONNEMENT

Ordinaire : 250 francs — de soutien : 500 francs
L'abonnement se renouvelle à la réception du n° de Janvier.

H. GOUGAY, Abbaye de Kerbénéat, Plounéventer (Finistère)
C. C. P. 1145-34 Rennes



SAINT BENOIT LIT et exploite les PSAUMES

On sait avec quel soin saint Benoît dans sa Règle — chap. 8 à 20 : douze chapitres sur un ensemble de soixante-treize — s'est occupé de l'Office divin, avec quelle précision dans le détail il a prévu, en particulier, la répartition hebdomadaire du Psautier, répartition toujours strictement en vigueur, du reste, au bréviaire monastique. Ce n'est pas d'ailleurs qu'il attache à l'ordre ainsi fixé une valeur absolue : « Avant tout nous tenons à dire que, si quelqu'un ne goûte pas cette distribution des psaumes, il en adopte une autre qu'il jugera meilleure » (1). Mais il ajoute aussitôt, et voilà bien ce à quoi il tient plus qu'à la prune de son œil :

(1) Bien qu'il n'en dise rien, il serait sans doute intéressant de rechercher les raisons de la distribution adoptée en fait par saint Benoît : pourquoi, par exemple, alors que le principe général est de suivre tout honnêtement l'ordre même du psautier, il semble faire une règle spécialement importante de toujours commencer le dimanche les Matines par le ps. 20 et les Petites Heures par le ps. 118 (ch. 19) ; pourquoi il assigne à celles de la semaine les psaumes graduels, pourquoi invariablement aux Complies les ps. 4, 90, 103, aux Laudes le ps. 90 et les trois Laudate (148, 149, 150), pourquoi les ps. 3, 94, 98 comme psaumes d'introduction aux Matines et aux Laudes, etc...

« Qu'il soit bien entendu toutefois que le psautier de cent cinquante psaumes sera récité intégralement chaque semaine, et recommencé chaque dimanche à Matines. En effet, des moines qui, au cours de la semaine psalmodient moins que le psautier avec les cantiques habituels, se montrent lâches à l'excès dans le service qu'ils ont voué. La tâche que nos saints Pères, comme nous le lisons, accomplissaient courageusement en un seul jour, puissions-nous du moins, dans notre tiédeur, nous en acquitter en une semaine entière ! » (chap. 18)

Mais notre propos n'est pas d'exposer ici les grands impératifs pour lesquels saint Benoît a fait de la récitation, ou, mieux sans doute du chant des Psaumes, le fonds de la prière du moine, de son service de Dieu, de son office, **Opus Dei**, et quelles qualités les accordent à ce dessein : ce sont, on le devine bien, ceux et celles mêmes qui ont poussé l'Eglise à son propre choix et qui se résument, somme toute, à ceci : depuis, à la vérité, qu'il existe un peuple de Dieu, traditionnellement les psaumes ont toujours été sa prière. En ces dernières années surtout, de maintes manières et en maints endroits, cela a été dit, redit, et excellemment ; on pourra facilement se référer à tels ouvrages ou articles. Ce que nous voudrions montrer en ces pages, c'est l'emploi que saint Benoît fait des Psaumes dans sa Règle même et comment il les utilise. Si, comme nous le verrons, d'une façon générale d'abord, sur quelques exemples typiques ensuite, ils y occupent une telle place, c'est, bien sûr, parce que saint Benoît avait acquis dans la prière une telle familiarité avec eux que les formules lui en venaient tout naturellement sur les lèvres et sous la plume, lorsqu'il s'agissait pour lui d'exprimer les thèmes spirituels les plus simples comme les plus fondamentaux de sa pensée. C'est pour ce motif que nous avons cru devoir rappeler avant toute chose, ne fût-ce qu'en quelques mots, le rang privilégié des Psaumes dans la prière bénédictine (et ecclésiastique), et parce qu'aussi il y a là pour tous, religieux, prêtres, laïcs, une leçon particulièrement précieuse que nous n'avions pas le droit de négliger ; qui d'entre nous pourrait, en toute sincérité, se rendre le témoignage qu'il a digéré et assimilé la prière des Psaumes, quotidienne cependant pour la plupart, à ce point que son cœur puisse en parler d'abondance ?



Dans la Règle de saint Benoît, les Psaumes sont, et de loin, le livre le plus cité, non seulement de l'Ancien Testament, mais même, mis à part peut-être l'évangile de saint Mathieu qui l'est beaucoup aussi (une trentaine de fois), du Nouveau ; plus de cinquante citations, à quelques exceptions près explicites et textuelles, empruntées à trente-sept psaumes différents (certains sont donc plusieurs fois mentionnés), c'est-à-dire un quart de l'ensemble des psaumes (2) ;

(2) Nos renseignements statistiques sont basés sur l'Index locorum S. Scripturae de l'édition critico-pratique de la Règle, par Dom Butler.

et voilà qui est déjà bien révélateur. Mais quelques autres remarques pensons-nous, contribueront à nous instruire davantage encore.

Sur les trente-sept psaumes cités, trente-et-un le sont dans le Prologue et les vingt premiers chapitres de la Règle. Or, il n'est pas douteux que c'est précisément cette partie de l'œuvre de saint Benoît qui nous livre l'essentiel de son message : le Prologue et les sept premiers chapitres renferment, en effet, peut-on dire, toute sa doctrine spirituelle, les chapitres 8 à 20 — nous l'indiquions en commençant — sont entièrement consacrés à la prière liturgique. Ce fait ne révèle-t-il pas le rôle primordial qu'ont joué les psaumes dans l'expression, voire même dans l'inspiration de ce message ?

Il est possible, au reste, de poursuivre l'enquête plus avant et d'asseoir plus solidement cette conclusion déjà bien probable. A l'intérieur même de la première et capitale partie de la Règle, on s'accorde en effet à reconnaître un caractère tout à fait spécifique :

au PROLOGUE : c'est, si l'on ose ainsi parler, « l'invitation au voyage monastique » ;

au chapitre 2, de l'ABBE : c'est le pivot tout à la fois de l'organisation du monastère et de la spiritualité bénédictine ;

et au chapitre 7, de l'HUMILITE et de ses douze degrés : c'est là vraiment le « cœur » de la Règle, la voie distinctive par laquelle un fils de saint Benoît doit s'élever jusqu'à la perfection de la charité. Or, veut-on savoir, sur les trente-et-un psaumes cités jusqu'au chapitre 20 de la Règle, combien le sont en ces trois passages spécialement dignes d'intérêt ? Nous avons fait le relevé : sept le sont dans ce Prologue, quatre dans le chapitre 2, et vingt dans le chapitre 7 (c'est le plus long, sans doute, de la Règle, mais aussi, nous venons de le noter et c'est surtout ce qui importe, le plus significatif) ; cette constatation nous paraît cette fois pleinement éloquente.

Restent les six seules citations faites dans la seconde partie de la Règle (chap. 21 à 73), quantitativement la plus considérable, mais non aux points de vue signalés à l'instant. Qu'on y aille voir, et l'on ne sera pas peu surpris de découvrir qu'elles ont toutes pour occasion des actes plus ou moins liturgiques de la vie du monastère. On nous permettra de les énumérer simplement ; il s'agit :

1 et 2 : de la bénédiction des SEMAINIERS DE LA CUISINE (chap. 35) : « Ceux qui entrèrent en semaine et ceux qui en sortiront, se prosterneront dans l'oratoire, à la fin des Laudes du dimanche, aux genoux de tous, et leur demanderont de prier pour eux. Le sortant dira ce verset : « **Soyez béni, Seigneur Dieu, qui m'avez aidé et consolé** » (Ps. 85, 17). L'ayant dit trois fois, il recevra la bénédiction. Celui qui entre en charge lui succédera et dira : « **O Dieu, venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir.** » (Ps. 69, 2). Ce verset ayant

été répété de même trois fois par tous les frères, il recevra la bénédiction et entrera en charge ;

3 : de la bénédiction du LECTEUR SEMAINIER (chap. 38) : « Avant de commencer sa semaine, (le dimanche), après la messe et la communion, il demandera à toute la communauté de prier pour lui afin que Dieu daigne le préserver de l'esprit de vanité. A cet effet, tous diront trois fois dans l'oratoire ce verset après lui : « **Seigneur, ouvrez mes lèvres et ma bouche annoncera votre louange** » (Ps. 50, 17). Et ainsi ayant reçu la bénédiction il entrera en fonction ;

4 : de la réception des HOTES (chap. 53) : « l'abbé versera de l'eau sur les mains des hôtes ; lui-même, aidé de la communauté, leur lavera les pieds. Ce qu'ayant fait, ils diront : « **Nous avons reçu, Seigneur, votre miséricorde au milieu de votre temple** » (Ps. 47,18) ;

5 : de la formule même de PROFESSION (chap. 58) : « Lorsque (le novice) aura placé sa « pétition » sur l'autel, il entonnera aussitôt ce verset : « **Recevez-moi, Seigneur, selon votre parole et je vivrai, et ne me confondez pas dans mon attente** » (Ps. 118, 116). Toute la communauté répétera trois fois ce verset et concluera par le Gloria Patri ;

6 : enfin, de L'ETABLISSEMENT DE L'ABBE (chap. 64) : « Si, par malheur, il arrivait que la communauté tout entière, d'un commun accord, eût élu une personne complice de ses dérèglements, lorsque ces désordres parviendront à la connaissance de l'évêque, au diocèse duquel appartient le monastère, ou des abbés et des chrétiens du voisinage, ils devront empêcher la conspiration des méchants de prévaloir. **Ils pourvoient eux-mêmes d'un digne chef la maison de Dieu** » domui Dei dignum constituant dispensatorem » : réminiscence certaine du « constituit eum dominum domus suae » du ps. 104, 21.

(A suivre)

On excusera les notations un peu sèches de ce premier article. Nous osons espérer que, par la suite, l'étude de quelques cas particuliers annoncés plus haut (Ps. 14 et 33 dans le Prologue, Ps. 130 dans l'introduction du chap. 7, autres citations psalmiques de ce même chapitre, etc...) sera plus évocatrice de l'âme de Notre Père saint Benoît, plus vivante et concrète, plus nourrissante aussi pour nos lecteurs.



Gravure p. 1 : Saint-Benoît remet le livre de la Règle à l'Abbé Jean (X^e siècle).



LA VIE DE SAINT BENOIT D'APRES LES FRESQUES DE SPINELLO ARETINO

Dans la sacristie de la basilique de San Miniato al Monte, qui domine Florence sur la rive gauche de l'Arno et où s'accablent tant de chefs-d'œuvre, se déroule un long cycle de seize fresques représentant des scènes de la Vie de saint Benoît. On ne s'en étonnera pas si l'on se rappelle que San Miniato fut une des plus riches abbayes bénédictines de la Toscane, qui passa en 1373 à la Congrégation austère de Monte Oliveto, fondée peu de temps auparavant par le Bienheureux Bernard Toloméi de Sienne et deux de ses compagnons.

Ce sont les Olivétains qui, vers 1387, confièrent le décor de leur sacristie à Spinello Aretino, élève d'après Vasari de Jacopo del Casentino, et l'un des derniers représentants de l'école giottesque, l'un des plus féconds aussi, car on le retrouve à Florence, à Antella près de Florence, à Monte Oliveto, à Arezzo, à Pise, à Sienne... Les moines lui mirent entre les mains les *Dialogues* de saint Grégoire le Grand, et il est au moins très probable qu'ils lui indiquèrent les épisodes sur lesquels son choix devait se porter, faits merveilleux et exemples édifiants en particulier. Jamais artiste ne s'inspira d'un texte avec une plus scrupuleuse fidélité, pas même Giotto à la Basilique supérieure d'Assise où, pour peindre la Vie de saint François, il eut à interpréter la Légende majeure de saint

Gravure ci-dessus : Saint-Benoît ressuscite un novice.

Bonaventure. Si les Olivétains de San Miniato désiraient avoir constamment sous les yeux un récit propre à servir de thème à leurs méditations, ils n'eurent pas lieu d'être déçus : en dépit des reproches que l'on fait communément à Spinello sur des molleses d'exécution où l'entraînait sa trop grande facilité, il a créé, pour représenter le Patriarche des moines d'Occident, un des plus puissants types d'ascète de l'art primitif italien, une figure d'une séduisante originalité, où tout concourt à exprimer des états d'âme, ce qui nous intéresse beaucoup plus que les innombrables détails anecdotiques et pittoresques, voire amusants, semés à profusion dans tout cet ensemble de fresques. Dans leur harmonieuse composition, elles nous apparaissent comme toute rayonnantes de la vie intérieure du Saint.

A peine le jeune Benoît eut-il quitté la maison paternelle, pour chercher la solitude, qu'il accomplit à Enfide, non loin de Subiaco, son premier miracle. Sa nourrice qui l'aimait tendrement, s'était refusée à le laisser partir seul ; elle s'attachait à ses pas pour être prête à subvenir à tous ses besoins. A Enfide, elle voulut lui faire du pain, et, pour nettoyer le froment, elle emprunta un crible de terre cuite, qu'elle laissa imprudemment sur une table et qu'elle retrouva en deux morceaux. Elle éclata en sanglots ; Benoît vivement ému se mit en prière, et le désastre fut merveilleusement réparé. Saint Grégoire ajoute que les habitants furent tellement frappés par ce prodige qu'ils suspendirent le crible à la porte de leur église, où il demeura jusqu'au temps des Lombards. Spinello Aretino n'a pas omis ce dernier détail ; mais nous sentons qu'il a tendu tous ses efforts à nous peindre cette charmante attitude de Benoît au moment même où sa demande est exaucée : le jeune homme agenouillé, les traits empreints d'une supplication ardente, plein de foi et d'espérance, tient de la main le crible qui commence à se ressouder, pendant qu'il esquisse de la main droite comme un geste de bénédiction. Le visage de sa brave nourrice est une merveille d'observation aigüe : elle s'étonne, elle admire, mais elle n'a pas encore perdu toute inquiétude ; elle pense qu'il reste beaucoup à faire pour que le crible entier reprenne la solidité première ! Son attente anxieuse ne fut pas déçue !

La faveur des hommes menaçait le jeune thaumaturge. Il prit la fuite seul cette fois, ayant réussi à échapper en secret à la sollicitude un peu encombrante de l'excellente femme. Il gagna le désert de Subiaco, où il rencontra un moine, du nom de Romain, qui lui donna l'habit religieux. C'est le sujet de la troisième fresque de Spinello Aretino, où l'on voit aussi le Saint commençant, dans une caverne étroite, cette vie de rude austérité qu'il devait mener jusqu'à sa mort. Il y recevait pour toute nourriture un peu de pain que Romain prélevait sur sa propre portion ; ce qui avait d'ailleurs pour résultat de mettre le diable en furie : il brisa à coups de pierres la cloche qui servait à appeler Benoît au moment où lui était envoyée sa maigre pitance, attachée à une longue corde. Ce curieux événement a beaucoup excité la verve des artistes, et on le rencontre notamment sur des miniatures et sur un tableau, aux étranges rochers, de Francesco di Giorgio Martini, conservé aux Offices de Florence. Spinello Aretino a fait, de la ca-

verne, une sorte de puits à orifice circulaire, d'où émerge en buste, la face déjà émaciée, l'ermite de Subiaco.

Le Seigneur, rapporte saint Grégoire le Grand, voulant accorder quelque repos à Romain et proposer aux hommes la vie de Benoît comme un exemple à suivre, apparut en songe à un prêtre qui, en l'honneur de la fête de Pâques, s'était apprêté un bon repas : « Tu te prépares des délices, lui dit-il, et cependant mon serviteur est tourmenté non loin d'ici par la faim. » Le prêtre emporta ses provisions et se mit, par monts et par vaux, à la recherche de Benoît. Il finit par le découvrir et il l'invita, après un pieux entretien, à partager avec lui la nourriture apportée, car « c'est Pâques aujourd'hui ». Le Saint, qui l'ignorait dans son isolement, répliqua : « Oui, c'est Pâques aujourd'hui pour moi, puisque j'ai la joie de te rencontrer. » Mais le visiteur lui expliqua que ce n'est pas en ce sens qu'il fallait entendre ses paroles et le décida à rompre le jeûne : « Je t'ai été envoyé pour que nous prenions ensemble les dons du Dieu tout-puissant. » (fig. p. 7)

Le festin de Spinello Aretino nous paraît, à vrai dire, fort frugal, mais ce n'est évidemment pas l'avis de saint Benoît, qui, assis en face du prêtre devant une table somptueuse à ses yeux, joint les mains avec une expression touchante de reconnaissance, où il nous semble discerner cependant comme une ombre légère de résignation.

C'en est fait de la solitude, car la retraite de l'ermite a été découverte ; et des bergers montent vers sa grotte, autour de laquelle rôde, sous la forme d'un d'un oiseau noir, le diable que Benoît met en fuite d'un signe de croix. Le Malin



Saint Benoît invité un jour de Pâques à la table d'un ecclésiastique voisin de Subiaco.

Se venge en déchaînant une tentation charnelle d'une violence telle que « le saint homme, écrit Grégoire le Grand, n'en avait jamais éprouvé d'aussi violente. » Il ne réussit à en triompher qu'en se roulant tout nu dans un buisson d'épines, où l'ardeur de la volupté fut vaincue par l'ardeur de la souffrance. C'est une expression d'énergie presque farouche que Spinello Aretino a donnée ici à son héros : la douleur physique, si atroce soit-elle, lui paraît méprisante, et il la bénit si elle lui permet de ne pas succomber à la rude épreuve.

Eclate le drame des moines de Vicovaro, qui est en trois actes et où Benoît n'échappe à la mort que par un miracle. Ces religieux, qui avaient perdu leur abbé, viennent le supplier de prendre sa place. Agenouillés devant lui, ils lui signifient, non sans quelque hauteur, leur requête, dont nous devinons, au regard sévèrement scrutateur du Saint, qu'elle ne sera pas accueillie du premier coup : « Est-ce que je ne vous avais pas dit, leur lancera-t-il après leur crime, qu'entre votre manière de vivre et la mienne il n'y avait rien de commun ? » Ils insistèrent et il eut le tort de céder.

Leurs regrets cuisants se manifestèrent vite et sous la forme la plus brutale : une tentative d'empoisonnement. Ce second acte est un des chefs-d'œuvre du cycle de San Miniato. Jamais l'hypocrisie n'a été figurée avec plus de finesse : l'attitude respectueuse de ces moines qui tendent à Benoît la coupe mortelle en s'inclinant, fait un parfait contraste avec la perfidie qui se manifeste sur leurs traits. Ils sont trois au premier plan, et les ignobles sentiments qui les animent sont très diversement nuancés. Le Saint impassible brise la coupe d'un signe de croix.

Après une telle et si désastreuse expérience, il ne lui restait plus qu'à regagner sa solitude, ce qu'il fait, « l'esprit calme et le visage serein », malgré les objurgations des moines, qui semblent avoir compris tout l'odieux de leur conduite : mais il n'avait fallu rien moins qu'un miracle pour les empêcher de devenir des assassins !

Voici que les disciples affluent et que la vie bénédictine commence à s'organiser. Pour symboliser les fondations des monastères, Spinello Aretino a choisi l'épisode de la vocation de Maur et de Placide, de très jeunes gens, des enfants plutôt, qui sont conduits au Saint par leurs parents, de nobles romains, Equitius et Tertullus. La scène, telle que le peintre l'a conçue, est délicieuse de fraîcheur : quelle aimable ingénuité, quel élan de l'âme, sur les traits juvéniles et de Maur et de Placide, qui, agenouillés, les bras croisés, les yeux rivés sur saint Benoît, se consacrent tout entiers à Dieu dont il est le représentant, et promettent de l'imiter et lui obéir ! L'un des deux pères surtout est admirable de confiance ; les mains tendues dans un mouvement d'une ferveur brûlante, il fait au Saint le don complet de son enfant : Prenez-le, semble-t-il dire ; il est vôtre, et je n'ai qu'un désir au cœur, c'est qu'il marche sur vos traces. Ce vœu, on le sait, devait être exaucé.

Des huit dernières fresques qui forment une seconde série au-dessous des premières, il en est deux qui se rapportent à l'épisode de Totila et une qui représente la mort du Saint ; les autres sont consacrées à des faits miraculeux dus à

La mort
de
S. Benoît



son intervention et racontés par saint Grégoire le Grand : un moine est délivré, à coups de verges, de tentations charnelles ; Maur, en marchant sur les eaux, sauve Placide qui se noie ; le fer d'une houe est arraché à un torrent ; un religieux sur qui le diable avait fait tomber une muraille est ressuscité (fig. p.5) ; le démon qui empêche de soulever une pierre est exorcisé.

Saint Benoît est devenu un vieillard à barbe blanche, encore qu'il n'ait probablement pas atteint l'âge de cinquante ans quand il quitta Subiaco pour le Mont-Cassin où se déroulèrent plusieurs de ces nouvelles scènes. Ses traits sont empreints d'une souveraine autorité ; il commande aux hommes et aux esprits du mal, aux forces de la nature, à la vie et à la mort. Les yeux, petits et vifs, sont enfoncés dans les orbites ; la peau est comme parcheminée ; des lèvres à peine entr'ouvertes tombent des ordres auxquels rien ne résiste ; les gestes, sobres, mesurés, sont d'une incomparable majesté. A son appel impérieux, le moine qui a été tué par la chute diabolique du mur se redresse, alors qu'on allait l'ensevelir, avec le même élan que Drusiana à l'appel de saint Jean l'Évangéliste sur la fresque de Giotto dans la chapelle Peruzzi de Santa Croce de Florence.

Saint Grégoire le Grand raconte que Totila, ayant appris que Benoît était doué d'un esprit prophétique, voulut s'en assurer en lui tendant un piège. Il lui envoya un de ses écuyers, du nom de Riggo, auquel il avait fait revêtir les ornements royaux, et qui était pompeusement escorté, en lui donnant l'ordre de se

présenter au Saint comme s'il avait été Totila en personne. Mais à peine était-il entré au monastère qu'il entendit Benoît lui crier : « Dépose, mon fils, quitte tout ce que tu portes ; rien de cela ne t'appartient ! » L'autre tomba à terre, et il en fut de même de sa suite ; aussitôt relevés, ils partirent au plus vite faire connaître à leur roi l'étrange succès de leur ambassade. Totila, à cette nouvelle, se décida à se présenter lui-même devant le Saint, et il se prosterna à ses pieds. Benoît dut le lever ; mais aussitôt il lui reprocha sévèrement ses crimes : « Vous faites beaucoup de mal ; vous en avez fait beaucoup ; tâchez de mettre un frein à vos iniquités ; vous entrerez dans Rome et vous passerez la mer, vous règnerez neuf années, mais vous mourrez la dixième. » Totila se retira terrifié, après avoir imploré les prières du Saint. Et, ajoute saint Grégoire, « depuis ce moment, il fut moins cruel. »

Le Totila de Spinello est encore agenouillé ; nous sentons qu'il ne s'est pas remis du rude coup que lui a porté ce moine désarmé, qu'il avait projeté de tourner en ridicule, et dont la force toute spirituelle l'a réduit à cette humiliante posture ; il le contemple, les yeux hagards, les sourcils froncés, avouant sa détresse dans le geste de supplication de ses deux bras tendus vers le Saint. Bien curieuse aussi l'attitude des gens de sa suite, qui l'entourent à distance respectueuse et qui témoignent clairement de l'étonnement, pour ne pas dire de l'ahurissement, qu'ils éprouvent à voir leur maître redouté s'incliner de si piteuse manière devant ce pauvre vieillard.

Sur la dernière fresque, au-dessus de la couche funèbre où repose la dépouille mortelle du Saint qui, entouré par ses religieux, vient de rendre, en priant, le dernier soupir, Spinello Aretino a peint la vision rapportée par saint Grégoire le Grand (fig. p. 9) : il apparut à deux de ses frères un chemin, couvert de tapisseries précieuses et qu'un nombre infini de lampes rendait tout brillant ; et ce chemin partait, vers l'Orient, de la cellule de saint Benoît et montait jusqu'au ciel ; en même temps il leur fut révélé que c'était la voie que l'âme du Saint avait suivie au moment où elle quittait la terre pour recevoir la récompense éternelle. Spinello a représenté ce chemin comme étant une sorte de baldaquin, et, interprétant ici un peu plus librement, semble-t-il, qu'à son ordinaire, le texte des *Dialogues*, il a ajouté trois anges lumineux qui escortent Benoît lui-même accomplissant ce suprême et glorieux voyage.

Ainsi se clôt, dans une apothéose, l'un des cycles les plus vastes qui aient été consacrés à honorer l'illustre Patriarche. Peinture trop narrative, peinture où l'expression psychologique joue un trop grand rôle, jugera-t-on peut-être à notre époque, où ce genre n'est plus guère en faveur... Il n'importe. Spinello Aretino, disciple indirect de Giotto, avant la révolution de Masaccio, a montré à San Miniato qu'il avait su mettre à profit les leçons de son maître lointain et conserver quelques-unes des meilleures qualités du peintre d'Assise et de Santa Croce de Florence, bien qu'il n'ait pas hérité de son génie. C'est avec une conscience scrupuleuse qu'il a exécuté le programme reçu des Olivétains, programme qui était avant tout d'exalter et de magnifier les vertus et le pouvoir de thaurmaturge de saint Benoît.

Alexandre MASSERON.

Petite histoire de Kerbénéat

IV. LE RETOUR EN BRETAGNE

LA FIN DE CAERMARIA

La communauté de Kerbénéat semblait solidement établie à Caermaria : elle avait triomphé pacifiquement des attaques les plus hostiles ; l'ensemble de la population lui montrait une certaine sympathie, partagée d'ailleurs par les autorités civiles et par les représentants de plusieurs sectes protestantes ; grâce au travail des moines, le budget ordinaire s'équilibrait à peu près ; il ne s'agissait plus que de continuer paisiblement.

Or, moins de deux ans après cette conférence antimonastique — dont on a parlé antérieurement —, qui tourna à la confusion du délégué de la *Protestant Alliance*, alors que les bâtiments avaient été agrandis depuis peu, le cachet de « Caermaria-Caridigan-shire » paraissait pour la dernière fois sur le registre des actes capitulaires, pour authentifier la décision de changement de résidence.

Sans doute le recrutement du monastère breton en exil n'avait pas retrouvé la cadence d'antan ; pratiquement il ne fallait pas compter trouver des sujets parmi les rares catholiques de la région ; l'alummat, repris en mai 1907 et le noviciat, transféré officiellement le 9 octobre 1908, durent se contenter de quelques vocations d'origine bretonne, alors que les activités missionnaires de plusieurs religieux les retenaient habituellement en dehors de la communauté.

Cependant, on pouvait espérer qu'avec le temps, sous la paternelle direction de Dom Bouchard, les choses rentreraient dans l'ordre.

Malheureusement il est bien certain que l'épreuve de l'exil, qu'il ressentait avec une acuité toute particulière, accentua nota-

blement la fatigue de l'âge (il allait avoir bientôt soixante dix ans) et les graves déficiences de sa santé. Le 13 juillet 1912 Dom Bouchard offrait sa démission qui fut acceptée le 15 octobre. Le 15 décembre il figure comme abbé démissionnaire aux obsèques de Dom Godehard Heigl, abbé d'Affligem ; il dut faire une courte apparition en Angleterre pour assister le 5 mars 1913 à l'abjuration des moines anglicans de Caldey, reçue par Monseigneur Mostyn, évêque de Ménévia, en présence des abbés de Downside et de Maredsous.

Les *Ephémérides de l'Ordre de Saint-Benoît* nous ont conservé le souvenir de quelques-unes de ses activités pendant son séjour au Pays de Galles. C'est lui qui, le 9 octobre 1906, avait été chargé officiellement de prendre possession de l'abbaye de Buckfast au nom de Dom Anschaire Votier, le nouvel abbé du célèbre monastère du Devon ; le 24 novembre 1907, il avait assisté le Patriarche latin de Jérusalem pour la bénédiction abbatiale de Dom Benoît Gariador, l'ancien prieur de Kerbénéat, et le 2 décembre suivant, il était présent à la consécration solennelle de l'église d'Abou-Gosh, enclave française près de la Ville Sainte ; le voici enfin, en 1910, à la bénédiction des quatorze cloches de Buckfast-Abbey. Entre temps il représente le monastère de Caermaria au chapitre provincial de 1907, en compagnie du Père Marianus Cann, en Belgique, à Kain-la-Tombe (refuge des moines de la Pierre-qui-Vire en exil) et en 1910 au chapitre de Paray-le-Monial, avec le Père Bruno Boucher qui reçut sa nomination de maître des novices. Au mois d'avril 1912, il prend part au chapitre général de Subiaco, près de Dom Léandre, abbé de la Pierre-qui-Vire, premier prieur en date de Kerbénéat.

L'élection du successeur de Dom Joseph Bouchard allait avoir lieu le 20 novembre 1912, sous la présidence de Dom Vonier, délégué de l'abbé visiteur de la Province française, Dom Benoît Gariador. A l'unanimité des quatorze votants, le scrutin désigna Dom Athanase Avignon ; l'élu, confirmé par l'abbé Général, Dom Maur Séraphini, prit possession de sa charge, toujours par l'entremise de Dom Vonier, le 18 janvier 1913.

Voici comment la *Revue Liturgique et Bénédictine* présenta le nouvel élu :

« Né à Pléchatel, au diocèse de Rennes, le 27 juin 1858, il reçut la coulle le 24 août 1879 et émit les vœux simples à la Saint-Michel de 1880. Devenu prêtre le 25 juillet 1884 il remplit pendant de longues années la charge de cellérier. C'est sur lui que retomba en grande partie le fardeau d'édifier matériellement la jeune fondation de Kerbénéat. Quand l'abbaye bretonne dut se diriger vers le Pays de Galles... désireux d'un repos que sa santé compromise rendait nécessaire, Dom Athanase se fixa pour quelques années à Ramsdale, à l'abbaye Saint-Augustin ; il y remplissait la charge d'infirmier et exerçait les fonctions de curé de Westgate. Ses confrères français viennent de lui prouver qu'ils ne l'avaient pas oublié... »

Ajoutons que Dom Athanase, qui avait fait son noviciat à la Pierre-qui-Vire, accompagna les moines en Angleterre en 1880 pour un premier exil qui aboutit à la résurrection de Buckfast, où il reçut la prêtrise, avant de faire retour à Kerbénéat en 1887. Il se trouva donc parfaitement en mesure d'aider très efficacement le Père Siméon Kervennic pour le choix d'une résidence quand Kerbénéat partit en exil en 1903. Comme curé de Westgate-on-sea, il conquit l'estime générale, si nous en croyons une invitation rédigée par le Comte Rivarola en vue de constituer un comité pour offrir ses insignes pontificaux au zélé curé, « *zealous Priest* » (2 décembre 1912).

Mais la notice nécrologique de Dom Athanase Avignon ne manquera pas — dix ans plus tard exactement — de souligner les difficultés extraordinaires qu'il devait rencontrer : « Ce n'était pas sans inquiétude que le nouvel abbé reçut la direction de sa famille religieuse qui se trouvait dans une situation vraiment difficile. » ...situation que la guerre de 1914 allait bientôt aggraver de singulière façon.

Un des premiers soucis de l'abbé fut de réunir la communauté, pour examiner, à



la demande de plusieurs religieux, s'il convenait « de faire de Caermaria la résidence définitive de Kerbénéat en exil et son centre de mission au Pays de Galles, ou plutôt de rechercher comme résidence et centre de mission une situation plus favorable et plus avantageuse. » En définitive les moines optèrent pour cette dernière solution.

On remarquera la persistance de cette intention d'apostolat missionnaire qui, dès l'origine — nous l'avons vu précédemment — avait influé de façon décisive sur le choix du lieu d'exil et continuait à orienter les destinées de Kerbénéat. Le Père Abbé, faisant le point dans une longue note de 1913, contresignée par le P. Marianus Cann, le nouveau prieur, rappelle, à la suite du devoir essentiel « du développement de la vie et de l'esprit monastique », le souci de tous pour le succès des « œuvres déjà entreprises dans le but de procurer la gloire de Dieu... la conversion et le retour des hérétiques dans le giron de la sainte Eglise. »

Or... le 11 juillet 1913, il fallut supprimer le noviciat faute de sujets ; nous savons qu'il ne fallait pas compter se recruter sur place.

La communauté, par économie, n'envoie pas de délégué au chapitre provincial près de Gènes en 1913 : le Père Abbé s'y rend seul. C'est au cours de la tenue de ce chapitre que les moines de Kerbénéat et de Belloc furent autorisés officiellement à quitter la couronne monastique pour la tonsure romaine, plus discrète en pays étranger.

Il est à remarquer que les moines en exil gardaient l'espoir de rentrer en Bretagne ; alertés par certains rapports sur la mise en vente à nouveau du domaine de Kerbénéat en février 1914, ils chargent leur Supérieur de déterminer l'attitude à prendre en la circonstance.

Pendant ce temps, les négociations pour le changement de résidence vont leur train. A son retour de Gènes, le Père Abbé, assisté du Père Marianus et du Père Pol-Aurélien fait visite à l'évêque de Newport, qui semble envisager favorablement un établissement dans son diocèse. Mais un premier projet d'émigration à Abergavenny, au nord de Newport, n'aboutit pas. En septembre 1913, Monseigneur Mostyn propose d'entamer des pourparlers avec les moines de Caldey pour l'acquisition de l'abbaye de Llantony ; une enquête sur place permet de se rendre compte que les bâtiments sont pratiquement inutilisables. Au même moment, Monseigneur Hedley, le vénérable évêque de Newport, intervient lui-même auprès du Marquis de Bute, qui accepterait de céder une de ses propriétés des environs de Caerphilly. L'attention des moines est attirée par la situation exceptionnelle de Pontypool, envies d'ailleurs par d'autres communautés françaises en exil.

Mai 1914. Le Père Abbé a fait un séjour de plusieurs semaines à Caerphilly et il se propose de tenter des démarches au sujet de la propriété d'Energlyn qui, du reste, se présente dans des conditions assez ingrates.

Nous voici à la veille de la guerre de 1914-1918 qui aggrava singulièrement les difficultés des exilés, comme un peu partout.

* *

Déjà en janvier 1914 deux frères convers et deux postulants, se conformant aux dispositions de la loi militaire avaient rejoint la caserne. Ce qui avait obligé à simplifier le service intérieur et à réduire le travail à la ferme : en juin il faudra se résigner à vendre sur pied la récolte de foin, une des principales ressources ; pour combler les vides, on accepte les services d'un séculier tout indiqué : le propre neveu du Père Prieur.

A l'annonce de la déclaration de guerre, la communauté tout entière réagit magnifiquement. Le Père Abbé est décidé à faire l'impossible pour continuer la célébration de l'office divin et l'observance en communauté ; mais d'un autre côté, il se doit de se présenter à la mairie de Cardigan pour solliciter les passeports des mobilisables et mettre à la disposition des autorités du pays allié, le cas échéant, « les secours en nature, voire même une partie des locaux de Caermaria. »

La grande majorité des religieux fut mobilisée. De plus, le Père Siméon Kervennic fut détaché à St-Louis de Brest comme vicaire auxiliaire pour répondre au désir exprimé par Monseigneur Roull, qui avait d'abord sollicité les services du Père Félix Le Louët, définitivement fixé au Calvaire de Landerneau ; c'est là qu'il mourra saintement, le 22 septembre 1916, assisté par le Père Siméon et le Père Marianus mobilisés.

Cette année 1916 fut particulièrement cruelle. Le 11 octobre tombait à Verdun le novice René Guillerm ; le 15 décembre, c'était au tour, à l'hôpital de Moulins, du Père Jean-Marie Lebreton enlevé par une fièvre contractée comme ambulancier militaire. Il faut ajouter à la liste de ceux dont les corps reposent au Pays de Galles, le frère Corentin Karadenec, de Fouesnant, rappelé à Dieu au bout de deux ans de profession, le 6 mai 1914, et, pour clore le Nécrologe de Kerbénéat en exil, le frère Jacques Mool, de St-Derrien, mort le 7 mars 1919 à Caerphilly ; sa tombe dans le cimetière catholique, ornée d'une croix de marbre est toujours pieusement entretenue par la reconnaissance des catholiques du quartier évangelisé par nos moines.

La communauté était réduite à presque rien ; à un moment donné il ne restera plus que le Père Pol-Aurélien, toujours à Caerphilly avec quelques frères convers ; le Père

Bruno Boucher, à peine remis de ses blessures de guerre, l'y rejoignit, Caermaria ayant cessé d'exister.

On aurait pu penser qu'il était tout indiqué de s'en tenir au statu quo, si pénible qu'il fût, pendant la durée des hostilités, mais l'élan était donné. Le projet de transfert à Southampton « à mi-chemin entre le Pays de Galles et la Bretagne » avait dû être abandonné, l'évêque de Portsmouth ne pouvant aller contre l'avis de son conseil, opposé à toute nouvelle fondation monastique. Monseigneur Burton, évêque de Clifton, avait envisagé d'abord avec sympathie l'idée d'un établissement à Bristol ; en janvier 1915, le Père Abbé, guidé par le curé de la cathédrale, avait entrepris des recherches sur place ; il finit par refuser un beau terrain, à la vérité sans aucun bâtiment d'habitation, situé à trois kilomètres de la grande ville de Bristol, mais sans ce groupe de paroisses que Dom Athanase croyait nécessaire. Il jeta enfin son dévolu sur la propriété de Warneley-House ; il fallut la laisser de côté, l'évêque étant revenu sur sa première autorisation, le 14 octobre.

En définitive Caermaria fut vendue et on considéra officiellement comme dissoute momentanément la communauté « privée de presque tous ses membres, par suite des circonstances locales ». Le Père Athanase se retira à Totness, près de Buckfast ; il y demeura jusqu'à la fin de la guerre, avant de rejoindre l'abbaye d'Afflighem, en Belgique.

Kerbénéat se trouvait ainsi privé de tout point de rassemblement sur la terre d'exil, mais le geste de son Supérieur entraînait dans

le plan de la Providence qui devait rappeler la communauté bretonne en France dès la conclusion de la paix.

Qu'est-il resté de ce long séjour au Pays de Galles ? C'est « au poids du sanctuaire » qu'il faudrait mesurer les résultats tangibles de l'apostolat des moines et surtout la valeur devant Dieu du silencieux rayonnement de cette « citadelle de prière » en pays hérétique, et cela ne saurait être payé que par une participation à la Passion du Christ, sacrifices de toutes sortes dont les témoignages abondent...

A Kerbénéat même, la tradition garde plusieurs souvenirs concrets de la vie monastique en exil : ces deux autels en chêne sculpté qui faisaient bonne figure dans la chapelle de Caermaria (une écurie transformée avec art) ce délicat crucifix en ivoire qui surmontait le maître-autel ; de même ont fait retour dans notre salle capitulaire les bancs de bois tout simples qui, là-bas, étaient un peu dépayés dans le grand salon du cottage.

Il n'est pas jusqu'à Landévennec qui ne remette en mémoire, à l'heure qu'il est, ce long séjour en terre étrangère : chaque dimanche que Dieu fait, c'est avec le petit ostensorium marqué au pied de l'inscription « Lanover-1903 » que les fils de St-Guénolé font rayonner l'hostie dans leur baraque-chapelle, comme il y a un demi-siècle ont fait leurs frères sur les horizons de la protestante Angleterre : là-bas ou ici, c'est toujours l'Opus Dei — l'œuvre de Dieu aux confins de l'Occident celtique : *Laus tua in finis terrarum.*

(A suivre)



A PROPOS D'UN CENTENAIRE

SAINT IGNACE & SAINT BENOIT

Le 31 juillet, « une heure après le soleil levé », dans une maison qu'il avait fait construire à Rome, près de l'église Santa Maria dei Ascalli, mourait saint Ignace de Loyola. L'univers chrétien, à la suite de Sa Sainteté Pie XII elle-même, célèbre ce centenaire avec ferveur. L'Ordre Monastique, — et tous ceux qui vivent de sa spiritualité, — ne peuvent rester en dehors de ce grand courant d'homages. Les liens ne manquent pas du reste, ni dans l'histoire de leurs Ordres, ni dans la doctrine de leurs Pères, qui unissent les fils de Saint Ignace et ceux de saint Benoît.

En 1955, la retraite annuelle nous fut prêchée, à Kerbénéat, par le Père Spirituel d'un Noviciat de la Compagnie de Jésus. Après quelques heures de contact, le Prédicateur nous déclara « qu'il avait l'impression d'accomplir un pèlerinage aux sources. » Nous avons cru comprendre ce qu'il voulait dire en relisant quelques pages publiées par le Révérend Père Doncaeur dans le N° de la Vie Spirituelle de juillet 1954 (pages 61-76). Nous pensons intéresser nos lecteurs en leur proposant la méditation de ces lignes. Elles se rapportent à une étude de l'authentique et grande tradition du « service » dans le christianisme.

Dans cette lignée de saints également épris du « service » de Dieu, il est deux grands maîtres de vie intérieure et fondateurs d'ordres qui, sous des apparences et dans des voies fort diverses, ont fait de cette doctrine du « service » la commune base de toute sainteté. Loin qu'ils s'opposent, saint Benoît et saint Ignace apportent, l'un dans le cloître monastique, l'autre dans la vie apostolique, deux réalisations de vie religieuse que rassemble la pensée dominante du « service » de Dieu. L'un constituera pour « la très forte race des cénobites » cette « école du service du Seigneur » où quiconque sera admis s'il est prêt « à militer sous le vrai Roi, le Seigneur Christ », (1) l'autre, le chevalier, ne parlera lui aussi que de mettre au service du Roi une compagnie, résolu sous son étendard à mener le combat, rivalisant avec ce chef qui pour la conquête s'engage aux mêmes souffrances, aux mêmes dangers que ses soldats. Le fier Romain et le Basque fougueux parlent le même noble langage, n'ayant en vue l'un et l'autre que la louange et la gloire de Dieu. Si saint Ignace scande ses Constitutions du fameux mot d'ordre « Ad maiorem Dei gloriam procurandam », oublie-t-on que dix siècles plus tôt, saint Benoît avait repris à saint Pierre le magnifique « Ut in omnibus glorificetur Deus », (2) dont l'Ordre bénédictin a fait sa devise. Benoît et Ignace ne se perdent pas dans les beaux rêves. Ils n'ont rien de plus cher que l'Opus Dei et Ignace souscrittrait certainement au principe fondamental de la spiritualité bénédictine « Nihil operi Dei praeponatur ». (3) Et, cependant, puisque c'est à Dieu de marquer ce qu'il veut, il définira à chacun l'œuvre qu'il a choisie. Benoît accomplit l'Opus de la louange et

1) Règle de Saint Benoît, Prologue et ch. I. Voir : chap. LXI : tous au monastère «servent un unique Seigneur et militent pour un unique roi»; ch. II : serfs ou libres y portent « le même joug de milice ».
2) I. Pet., 4, 11.
3) Règle, ch. XLIII.

de la gloire de Dieu par la liturgie chorale et le chant des psaumes. Ignace poursuivra la même fin par le travail apostolique consacré à l'avancement du Royaume de Dieu dans le monde. « Si je suivais mon goût et l'inclination de mon âme, a-t-il déclaré, j'instituerais le chant et le chœur dans la Compagnie. Mais je ne le ferai pas, parce que ce n'est pas la volonté de Dieu et que notre Institut ne nous appelle pas là, mais ailleurs. »

Pour peu qu'on entre dans l'âme de ce chevalier, on découvre combien, élevé à la cour et sensible souverainement au service d'honneur accompli auprès de son prince, Ignace pouvait apprécier le service gratuit offert à la cour de Souveraine Majesté du Roi des Rois. Ce n'est pas une vaine parole qu'il prononce en déclarant l'inclination de son âme.

Ignace et Benoît sont en profonde harmonie d'esprit lorsqu'ils obéissent à des ordres différents de Dieu qui destine les uns à sa garde d'honneur, et les autres à ses armées de combat. A l'injonction de saint Benoît tous les « operarii » de saint Ignace répondent par la plus totale adhésion. Ils se retrouvent enfin dans la même passion de la volonté de Dieu et le même amour de sa gloire. (4)

Que sont ces « Exercices spirituels » sinon une « Ecole du service divin » ? Mais sait-on à quel point l'inspiration est la même ? On voit souvent dans les « Exercices » une méthode pour se conquérir soi-même et assurer le salut de son âme. Et comment mépriser ces desseins ! Mais tel n'est pas leur but premier. La méditation fondamentale, à la première page du livret ignatien, le met assez en relief. « L'homme, déclare-t-elle, est créé pour louer, révéler et servir Dieu et par là sauver son âme. » Ainsi est-ce la louange qui prime de la part de l'homme, parce que c'est la gloire de qui prime pour Dieu. « Ad maiorem gloriam Dei procurandam ». C'est le culte de la gloire qui anime ce tenace chevalier et le passionné. Il sert toujours pour la gloire. Aussi à chaque page des Exercices fera-t-il de cette gloire l'objet éblouissant, impérieux du service. « Service et louange de la Divine Majesté. » Ces mots reviennent sans cesse, mais ils sonnent avec éclat dans la contemplation dite du Règne où se formule l'appel du Christ à ceux qui veulent se distinguer à son service :

« Ma volonté est de soumettre tout l'Univers et tous les ennemis, pour entrer ainsi dans la gloire de mon Père. Ainsi qui voudra venir avec moi doit peiner avec moi afin que, me suivant dans la peine, il me suive aussi dans la gloire ».

Le loyal serviteur n'aura que cette prière : savoir ce que Dieu veut de lui « qui sera pour son plus grand service de louange ». L'élection, ou choix d'un état de vie, n'est pas ordonnée d'abord au salut personnel mais à connaître quel service exige de moi la louange de Dieu Notre Seigneur.

« Rien ne doit donc me pousser à prendre ou à laisser tels ou tels moyens, si ce n'est uniquement le service et la louange de Notre Seigneur et (secondairement donc) le salut éternel de mon âme... »

...n'avoir, redira saint Ignace, de regard que sur la louange et la gloire de sa divine Majesté. »

(4) Exercices n° 77.

LANDÉVENNEC et les R. P. Jésuites

Grâce à l'obligeance du R.P. Le Jollec, nous avons pu réunir quelques renseignements sur les rapports entre les moines de Landévennec et les Pères Jésuites de la résidence de Quimper, rapports marqués au coin d'une parfaite bonne entente.

Les historiens de la Compagnie en France, tel le Père Henri Fouqueray, ont souligné l'importance de l'intervention de Jean Briant, abbé commendataire de Landévennec et archidiacre de Carnouaille, pour la fondation du Collège de Quimper.

Albert le Grand, dans sa Vie des Saints de Bretagne, a rapporté la chose en ces termes : « Ledit Briant fonda les Capucins de Kemper-Corentin, et moyenna l'établissement des Pères Jésuites en la même ville ; lesquels il a logé pendant vingt ans en sa maison prébendale. »

Les documents des Archives de Rome et de Quimper, utilisés par le P. Séjourné dans sa Vie du P. Maunoir ou par Fierville (Histoire du Collège de Quimper) nous fournissent quelques précisions. Les classes furent installées, rue Verdelet, dans l'actuelle Maison de la Retraite, qui a servi longtemps de logement aux aumôniers des Ursulines ; or, cette maison, bâtie par l'écolâtre de Quimper, avait appartenu à Jean du Vieux-Chastel, dernier abbé régulier de Landévennec, mort en 1522 ; Jean Briant la possédait à titre de prébende. L'archidiacre de Carnouailles, qui présidait la commission de douze notables chargée de réaliser le projet du Collège depuis longtemps en débats, avait eu le beau geste, pour lever les dernières difficultés, de mettre à la disposition de la Compagnie son logis de Quimper. L'inauguration des classes eut lieu le 18 octobre 1620 ; les élèves des Jésuites y demeurèrent jusqu'en 1634, date à laquelle la communauté de la ville put enfin les recevoir dans les nouveaux bâtiments élevés dans le jardin du Chapitre et actuellement à l'usage du Lycée.

C'est dans le premier Collège de la rue Verdelet que le bienheureux Julien Maunoir fit ses débuts comme régent de la classe de cinquième, et c'est là également que Dom Michel Le Nobletz, réduit à l'inaction depuis cinq ans, fit la connaissance, dès novembre 1630, de celui que le ciel lui avait désigné comme successeur dans l'apostolat de la Basse-Bretagne.

Le Père Maunoir ne tarda pas à entrer en rapports directs avec l'abbaye de Landévennec. Nous aimerions savoir si ce sont les successeurs de saint Guénolé qui ont pris l'initiative de l'appeler à missionner dans les paroisses qui dépendaient de l'abbaye, telles que Landévennec même, Châteaulin, l'Île de Sein. Mais en ce qui concerne cette dernière paroisse, on n'ignore pas que c'est le Père Maunoir qui, en 1641, envoya au monastère pour y faire ses études en vue de la prêtrise, François Guilhaud — Fanch Ar Su — le célèbre capitaine de l'Île de Sein, où il remplaçait le clergé totalement défaillant depuis vingt ans ; c'est le thème de ce film « Dieu a besoin des hommes » auquel il n'a manqué que de conclure.

Cette année 1641, le Père Maunoir et son compagnon le Père Bernard, quittant le Conquet en direction de Brest et de Landévennec dans l'intention d'aller célébrer la messe près du tombeau de saint Guénolé, faillit périr en mer au cours d'une tempête de douze heures, aggravée par un abordage qui les priva de leur unique voile. Ils finirent par arriver à Landévennec, où ils furent reçus en toute charité par l'abbé Pierre Tanguy à qui ils recommandèrent leur protégé Fanch Ar Su.

Nous aimons à penser que la protection du saint fondateur de Landévennec ne fut pas étrangère au succès de l'apostolat du P. Maunoir.

HISTOIRE DU ROYAL MONASTÈRE DE S. GUENNOLE DE LANDEVENEC

PAR Fr. NOEL MARS, 1648

SECTION VIII

La mère de S. Rioc est ressuscitée par
les mérites de S. Guennolé, lequel
convertit des larrons

La mère de S. Rioc estant à l'extrémité, l'on envoya un homme exprès à Landevenec pour en advertir son fils, lequel, comme il avoit dict adieu au monde, tesmoigna n'avoir beaucoup d'inclination pour aller voir sa mère, estant toutes fois importuné par le messager de ce faire, il demanda permission à S. Guennolé de luy aller rendre ses derniers devoirs. Le Saint luy accorda (quoy qu'il fut certain de sa mort). Il se mit donc en chemin avec un petit garçon seulement, portant avec luy un peu d'eau bénite que lui avait donnée S. Guennolé. Estant arrivé chez sa mère et la voyant morte, il fit retirer tout le monde qui estoit là présent, puis arrousa le cadavre de sa mère de l'eau bénite qu'il avoit apportée, fit sa prière à Dieu, et commanda à sa mère de se lever au nom de celui qui faisoit tous les jours sans de miracles et merveilles. Au mesme instant sa mère se leva sur son séant, et commença d'essuyer sa sueur comme si elle fut venue de travailler; ce que les assistants ayant veu, ils louèrent Dieu de ce miracle. La femme estant interrogée où elle estoit allée, dict qu'estant à l'extrémité, il y eut plusieurs hommes qui la prirent et la tourmentèrent horriblement, la traissant par des lieux raboteux et pierreux, mais que S. Guennolé s'estant apparu à eux, ils furent tellement espouvantés

qu'ils furent contraints de la laisser. Cette femme estant revenue de mort à vie commença de s'adonner tout de bon à la vertu et à reconnoître son bienfaiteur auquel elle offrit et donna tout son patrimoine.

Du temps que S. Guennolé estoit à Landevenec, Catmaël avoit trois pernicieux enfans, lesquels ne vivoient que de rapine et brigandages. Ils eurent un jour la pensée que S. Guennolé avoit plusieurs richesses en son monastère; ce qui les fit résoudre d'aller la nuit en suivant chez luy pour le piller. S'estant donc mis en chemin (la nuit estoit fort sombre), mais estant arrivés à Landevenec environ la minuict, ils trouvèrent la grange ouverte et de l'orge dedans avec une si grande clarté qu'ils croioient que c'estoit le soleil qui les esclairoit, et que Dieu favorisoit leur larcin; de quoy estant bien aises, ils s'entre exhortèrent de faire hardiment leur coup: à quoy ils ne manquèrent pas.

S. Guennolé estoit pour lors en prières avec ses religieux, qu'il advertit de tout ce qui se passoit, et cependant leur fit continuer leur oraison. Ces larrons, bien aises de ce que tout leur succédoit si heureusement, sortirent bien joyeux du monastère. Mais voylà que miraculeusement ils furent chastiez; car le premier tomba sous le fais et se rompit la cuisse. Le second demeura attaché en terre comme un pieu sans se pouvoir mouvoir d'un costé ny d'autre. Le troisième, un peu plus escarté devint soudain aveugle et alloit errant çà et là proche l'enclos du monastère. Le quatrième,

me, qui estoit à attendre ses compagnons dans la nasselle, devint fol et se mit à les appeler à plaine teste et à les injurier (ce qui n'augmenta pas peu leur peine) et ne voulurent répondre de peur d'estre pris sur le fait.

Prime estant finie, S. Guennolé prit ses pauvres religieux pour aller prier pour eux. Ces larrons ayant veu les religieux, demeurèrent fort estonnez et creurent assurément qu'on les feroit mourir pour un tel fort fait. Mais S. Guennolé se contenta de leur monstrer qu'ils devoient plus tost demandé honestement leurs necessitez que de les prendre ainsi, veu qu'ils n'estoient ignorans qu'il ne falloit dérober le bien d'autrui. Après plusieurs autres belles exhortations le Saint fit sa prière et au mesme instant ils furent guéris. De quoy estant vivement touchés, furent miraculeusement convertis, et se donnèrent corps et biens à S. Guennolé en se rendant religieux à Landevenec.

SECTION IX

S. Guennolé change de demeure, en
laquelle un Ange lui apparoit

Les religieux de S. Guennolé ennuiez de vivre, prièrent leur père de vouloir les faire changer de demeure. A quoy S. Guennolé condescendit très volontiers. C'est pourquoy il fit transporter (à un jet de pierre de la première demeure vers le soleil levant) les bastiments et tous leurs meubles. Lequel lieu fut rendu plus excellent et accompli que le premier, tant à cause du ruisseau miraculeux de la première fontaine qui y coule, qu'à raison d'une autre fontaine qui y sourdit nouvellement pour la commodité des religieux; outre que sa situation en est plus agréable.

Or la raison pour laquelle les religieux de S. Guennolé ne pouvoient mourir en ce premier lieu c'est qu'ils avoient veu plusieurs fois le ciel ouvert de la grandeur du monastère et

les anges descendre et monter au ciel (ainsy que vit autrefois le patriarche Jacob). Ce qui faisoit que toutes ces faveurs les rendoient comme immortels. Ce n'est pas à dire que ce second lieu ne fut aussy favorisé de semblables visions, car plusieurs ont veu, tant durant la vie de S. Guennolé qu'après sa mort, plusieurs escadrons d'anges y chanter mélodieusement divers motets.

Un peu après que S. Guennolé eut changé de lieu, estant une nuit après Compline en prière à l'église, luy apparut un ange beau et lumineux, lequel sentoit une très suave et très agréable odeur qui donnoit assez à connoître le lieu d'où il venoit. Il parla à S. Guennolé, luy dict que sa moisson estoit meure, qu'il estoit temps de la placer dans les granges célestes, que le temps estoit venu auquel ses religieux devoient recevoir le récompense due à leurs travaux et mérites; de quoy S. Guennolé ayant rendu grâces à nostre Seigneur, pria l'ange que s'il avoit quelque chose à espurer dans ses religieux, qu'ils les laissât encore quelque temps en ce monde pour y faire pénitence. Mais l'ange ayant répondu qu'il scavoit bien que la moisson estoit preste et partant qu'il falloit cueillir. Il se soumit à la volonté divine; puis il vit visiblement l'ange du Seigneur s'en retourner dans le paradis.

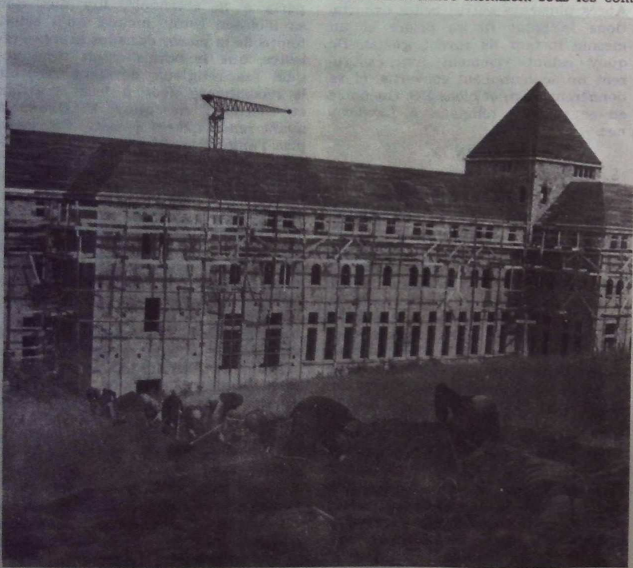
Après que S. Guennolé eut raconté ceste vision à ses religieux, ils en furent fort consolez. Puis on les vit en suite s'en aller en moins de rien les uns après les autres, en telle sorte toutesfois que les plus vieux moururent tous ce n'estoit après leurs seurs; lequel ordre fut longtemps gardé dans le monastère de Landevenec, quoy qu'après, par une secrète providence cela ait esté changé, les jeunes mourant indifféremment aussy tost que les vieillards.

CHRONIQUE

Constructions

Il fallait une pierre... à nulle autre pareille, et la carrière se refusait à livrer son trésor, mais elle y consentit finalement, ce qui permit au chantier, en la fête de S. Joseph, de connaître un regain d'activité, au moins relatif. La dalle supérieure du grand bâtiment ouest put être coulée, sur laquelle fut posée la charpente, elle-même bientôt recouverte des planches qui serviront de support aux ardoises. Lorsque le soleil frappe sur le bois passé au carbonyl, il lui donne

des reflets rougeâtres, si bien que le voyageur qui vient du Faou peut avoir l'impression d'un monastère achevé, mais couvert en tuiles, une sorte de Landévennec provençal. D'aucuns en viennent à regretter que l'on ait prévu des ardoises ! Mais attendons le résultat final. Pour le moment les ardoises sont arrivées et, le 8 Mai, profitant de ce que le chantier était vide d'ouvriers, ce qui rendait la grue disponible, les religieux de Landévennec montaient sous les com-



bles les quelques 30 tonnes d'ardoises, qui attendent les couvreurs. Pendant ce temps l'équipe des maçons achève les bâtiments est et sud, où l'on en est à couler la dalle supérieure.

Aussi l'effort va-t-il maintenant se porter sur les travaux d'aménagement intérieur, ce qui pose aussi de multiples problèmes, entre autres celui de synchroniser le travail des divers corps de métier — menuisiers, couvreurs, plombiers, électriciens, etc. — qui vont avoir à collaborer, sans compter ce qui pourra être fait par les religieux.

Mais l'un des problèmes capitaux de toute communauté importante est celui de l'eau. Envisagé depuis longtemps, il nous valut des espoirs et des déceptions. Finalement il a été décidé de refouler au sommet de la colline l'eau du puits qui se trouve dans la cour des ruines, et dont le débit est abondant (au moins 25 m³ par jour). Il y aura environ 600 mètres de canalisation pour relier le puits au futur château d'eau, et celui-ci au monastère futur, ainsi qu'au manoir prioral, qui servira d'hôtellerie. Mais il fallait creuser les tranchées. Kérébénéat vint en renfort, en particulier à l'occasion d'une grande journée de travail notre chant et nos offices s'en ressentent aussi. Ce fut le cas de l'Ascension à la Pentecôte, période qui évoque invinciblement la réunion des Apôtres au Cénacle et que nous aimons pouvoir consacrer à notre retraite annuelle. Le R.P. Dom Marianus Desplanques, sous-Prieur de S. Benoît-sur-Loire nous invita tout spécialement à prendre au sérieux ce que S. Benoît veut de ses fils : pour être chercheurs de Dieu, qu'ils soient humbles, à l'exemple du Christ, car l'humilité est une vertu qui attire Dieu ; elle est le secret de notre sainteté benédictine. Cette retraite se termina par la double prise d'habit de nos frères Gildas et Yves. S'ils se trouvent être le doyen et le benjamin de la communauté, nous laisserons à leurs saints patrons le soin de discuter pour savoir quelle est la vocation qui suppose un plus grand poids de miséricorde divine pour nous rappeler le sens d'une telle cérémonie, se revêtant de l'habit monastique, c'est le Christ qu'on revêt, et toute notre vie consiste à s'envelopper ainsi de l'humilité et de la sainteté du Christ.

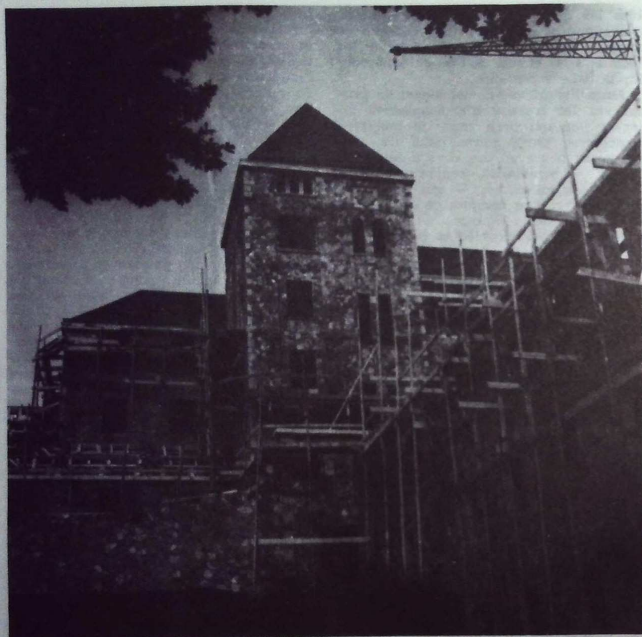
La vie au monastère

— Les offices de la Semaine Sainte eurent leur solennité habituelle et bénéficièrent du renouveau de la liturgie pascale. L'office des ténèbres eut lieu à 5 heures 30, ce qui donnait tout son sens au rite de l'extinction progressive des cierges allumés sur le chandelier triangulaire, et dont le nombre diminuait au fur et à mesure que l'aurore faisait son apparition. Le chant du Benedictus, à la fin des Laudes, correspondait au lever

du jour « Oriens ex alto ». Les rameaux furent bénis devant la statue de S. Benoît, et la procession commémorant la solennelle entrée du Christ à Jérusalem prit l'itinéraire de nos grandes processions. Pour l'office du Jeudi Saint, tous les prêtres portaient l'étole blanche, tandis que la nouvelle liturgie du Vendredi Saint, avec le rite solennel de l'adoration de la Croix, soulignait le caractère triomphal de la Passion du Christ.

— Le jour de la Fête-Dieu notre chœur fut envahi par une nuée d'aubes blanches, à tel point qu'il n'y eut pas de place pour tous. C'était la schola des élèves de l'école S. Joseph de Morlaix, qui alterna avec le chœur des moines pendant la procession, ainsi que tout un groupe d'enfant de Coat-Serc'ho ; la tribune était occupée par des élèves de l'école de la Croix-Rouge de Lambézellec, venus pour une récollection. Quant à la fête du Sacré-Cœur, elle attire toujours un grand nombre de fidèles ; une fois encore notre église eut peine à contenir toute l'assistance.

— Si la communauté est normalement coupée en deux, il lui arrive de se retrouver à peu près au complet, et cette réunion est d'autant plus appréciée que notre chant et nos offices s'en ressentent aussi. Ce fut le cas de l'Ascension à la Pentecôte, période qui évoque invinciblement la réunion des Apôtres au Cénacle et que nous aimons pouvoir consacrer à notre retraite annuelle. Le R.P. Dom Marianus Desplanques, sous-Prieur de S. Benoît-sur-Loire nous invita tout spécialement à prendre au sérieux ce que S. Benoît veut de ses fils : pour être chercheurs de Dieu, qu'ils soient humbles, à l'exemple du Christ, car l'humilité est une vertu qui attire Dieu ; elle est le secret de notre sainteté benédictine. Cette retraite se termina par la double prise d'habit de nos frères Gildas et Yves. S'ils se trouvent être le doyen et le benjamin de la communauté, nous laisserons à leurs saints patrons le soin de discuter pour savoir quelle est la vocation qui suppose un plus grand poids de miséricorde divine pour nous rappeler le sens d'une telle cérémonie, se revêtant de l'habit monastique, c'est le Christ qu'on revêt, et toute notre vie consiste à s'envelopper ainsi de l'humilité et de la sainteté du Christ.



Après avoir tous renouvelé nos vœux, ou nos promesses de baptême, nous allâmes tous ensemble remercier Notre Dame et lui confier le fruit de cette retraite : le traditionnel pèlerinage au Folgoët, avec son départ en pleine nuit et la marche tantôt silencieuse, tantôt rythmée par la récitation du rosaire ou la conversation fraternelle fut une digne conclusion de cette semaine de prière.

— Nous avons eu, au mois de mars, la visite du Révérend Père recruteur des missions d'Haiti. Il nous avait alors pro-

mis de nous revenir avec des films sur sa mission, et le dimanche de Quasimodo nous pouvions admirer des paysages enchanteurs et aussi l'effort prodigieux qui est demandé aux missionnaires pour garder le contact avec leurs fidèles, les protéger contre le retour à la sorcellerie et créer une véritable chrétienté. Prions le Maître de la Moisson !

C'est un autre aspect, et non des moins émouvants, de la vie de l'Eglise que vint nous présenter le R.P. Coathalem, s.j., récemment expulsé de Chine, après y

avoir passé 17 ans, en particulier comme directeur au scolasticat chinois de la Compagnie de Jésus et au Séminaire interrégional. Parlant de cette église qui lui est chère et de sa souffrance, il nous disait l'admirable réaction des chrétiens et l'essor extraordinaire que prendrait le catholicisme si la persécution cessait. Nous retiendrons en particulier ce que lui disait Mgr Kiong avant son expulsion : « Ne dites pas de mal de nos ennemis, mais priez beaucoup pour nous. »

Après Haiti et la Chine, le Maroc. Le R.P. Dom Jean-Marie Martin, Sous-Prieur du prieuré de Tioumiline, près d'Azrou, nous parla de son monastère, oasis de de paix dans une région troublée, mais où les moines — on leur en a donné l'assurance — n'ont rien à craindre. Vivant leur vie d'hommes de Dieu, accueillant ceux qui viennent se faire soigner, d'étudiants ou d'intellectuels européens et musulmans, ils sont les amis de tous. En un pays où religion et nationalisme sont difficiles à distinguer, le témoignage monastique aide à donner le sens d'une église « catholique ».

— Le 6 mai avait lieu à Landévennec une récollection pour la « paroisse uni-

versitaire », réunissant des professeurs, non seulement de Brest et de Quimper, mais de Rennes, Lorient, etc... Et, le 27, le monastère recevait la visite de plus de quatre-vingts membres de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, qui venait de tenir un congrès à Douarnenez. La visite des ruines de l'église a permis aux congressistes de faire un tour d'horizon sur l'histoire plus que millénaire du monastère ; des sondages opérés l'an dernier laissent deviner quelque chose du premier monument remontant sans doute à Nominé.

— Le 15 avril, la paroisse d'Ergué-Gabéric, qui revendique l'honneur d'avoir donné le jour à S. Guénaél, avait fait appel à un moine de Landévennec pour la célébration de la fête de son Patron. Au cours de ce même mois d'avril, les Pères Célestin et Idefonse donnaient la mission de Pouldreuzic.

— Notons enfin deux événements de famille. Le jour de l'Ascension, frère Yves-Marie Acquitter fêtait le 25^e anniversaire de sa profession religieuse.

Le 30 juin, Dom Melaine Jacquemet reçoit le diaconat des mains de S. Exc. Mgr Fauvel.

BIBLIOGRAPHIE

CALVIN TEL QU'IL FUT, par le Chan. L. Cristiani.

L'ignorance du protestantisme est sans doute l'obstacle le plus sérieux sur la route du rapprochement ; mais pour bien le connaître, il faut remonter à son intuition première, à sa source. Nous avons déjà signalé ici-même l'ouvrage que cette collection avait consacré à Luther. Celui que nous présentons aujourd'hui nous permettra de nous débarrasser d'idées toutes faites en nous faisant connaître Calvin par Calvin lui-même.

Calvin avec ses déficiences et ses défauts, sa doctrine de la prédestination qu'un catholique ne saurait admettre, mais aussi avec toutes ses qualités et tout ce qui peut rendre attachant ce grand inconnu. Génie littéraire incontestable, le premier en date des maîtres du français moderne, il fait preuve, même sur le plan religieux, de qualités certaines, soumission totale à Dieu et abandon sans limites à sa volonté, qualités qui auraient peut-être fait de lui un saint si l'orgueil ne l'avait détourné, rejetant dans l'hérésie celui qui avait pu dire : « J'apporte à Dieu mon cœur abîmé », et reconnaissait, en face de la solution qu'il était arrivé à donner au problème de la Prédestination : « J'avoue que cette sentence est horrible. »

La connaissance de son œuvre, en particulier de l'*Institution chrétienne*, permettra au lecteur catholique, tout en laissant le jugement final à celui qui sonde les reins et les cœurs, de prendre nette conscience des tares, philosophiques et religieuses, qui vicient irrémédiablement son système, en même temps que de son zèle ardent au service du Seigneur.

Comme il est impossible de connaître un homme d'action, sans le situer dans son contexte historique, l'introduction de Daniel Rops, extraite du chapitre consacré à Calvin dans *l'Eglise de la Renaissance et de la Réforme*, est l'accompagnement indispensable de ce livre.

L'EPOPEE MISSIONNAIRE. Aventures et missions au service de Dieu de S. Paul à Grégoire XV. Textes choisis, traduits et annotés par René-P. MILLOT.

Toute l'histoire de l'Eglise est intimement liée à l'expansion et à la prédication du Royaume de Dieu. Effort de conquête pacifique, où intervient le zèle des saints, celui des Papes et, quand il le fallait, des princes temporels, nous y discernons le double aspect si caractéristique de la vie de l'Eglise : sa permanence et son éternelle jeunesse ; tout en restant la même, elle sait s'adapter, pénétrant le monde romain puis, selon le mot d'Ozanam « passant aux Barbares », discernant le peuple franc, encore païen, mais qui lui servira pour vaincre l'hérésie arienne. Saint Paul, Constantin, Clovis, puis Grégoire le Grand et Colomban, Augustin de Cantorbéry, Willibrord et Boniface, la semence chrétienne pénètre partout. Plus tard ce seront les ordres mendiants et S. François d'Assise, puis la Croisade qui voit les premiers efforts de « technique » missionnaire, jusqu'au jour où la Compagnie de Jésus mettra formellement les missions « apud infidèles » dans ses constitutions. C'est elle qui fournira, au seuil du XVII^e siècle les missionnaires que le roi Henri IV envoie au Canada. Mais à ce moment le Pape revendique pour le Saint Siège l'initiative et l'organisation de l'apostolat missionnaire, effort concrétisé en 1622 par la Congrégation de la Propagande due à Grégoire XV.

C'est toute cette histoire, la période qui va de 1622 à nos jours étant réservée pour un autre volume, qui nous est retracée, non par la plume de l'auteur, mais par les acteurs mêmes de cette geste, dans une série de textes qui nous donnent une grande et légitime fierté d'être membres de cette Eglise et nous rappellent l'obligation grave faite à tout chrétien de participer activement selon ses moyens et sa vocation à « l'Epopée missionnaire ».

LA CONGREGATION DES PETITES SOEURS DES PAUVRES. par *Ombline de la Villéon* chez Bernard Grasset, collection « Les grands Ordres monastiques et Instituts religieux » n° XLVII.

Ombline de la Villéon nous est déjà connue par plusieurs biographies. Celle qu'elle a consacrée à Jeanne Jugan est excellente et a été couronnée par l'Académie Française. Fidèle à ses admirations, elle vient de publier chez Grasset, dans la collection « les grands Ordres Monastiques et Instituts Religieux », n° XLVII, l'histoire de « la Congrégation des Petites Soeurs des Pauvres ».

L'histoire des Petites Soeurs des Pauvres, c'est la parabole du grain de sénevé inscrite dans le contexte des cent dernières années. Relisons la parabole et prenons le livre d'Ombline de la Villéon : Notre-Seigneur ne nous a pas trompés. A elle seule, l'histoire extraordinaire de cette Congrégation est un motif de crédibilité. Mystères joyeux, mystères douloureux, mystères glorieux s'y succèdent comme dans la vie du Christ lui-même, fécondés par le sacrifice silencieux d'une fondatrice mise à l'écart. En refermant le livre sur l'expansion actuelle de la Congrégation, on songe à la parole de saint Augustin : « Le fondement qu'est l'Humilité devra être d'autant plus profond que le monument des Vertus devra s'élever plus haut. »

La lecture de ce livre est salubre pour nous rappeler, dans un temps où nous sommes tentés de donner aux moyens humains dans la poursuite d'une fin surnaturelle une importance exagérée, que Dieu seul a l'initiative de SES œuvres, qu'il les mène à SA manière, comme Il a mené l'Œuvre de son Fils, par les contradictions du mystère de la Croix.

LES AMIS DE LANDEVENNEC

Membres fondateurs.— Mme Bonizec, Pouldreuzic — Mlle Hervé, Kernilis — M. Jacques Senchou, Villeneuve-sur-Loz, Mlle Kermarrec, Plabennec.

Membre Protecteur.— M. Alain Meyer, Paris.

Membres Bienfaiteurs.— M. Bernard, Plomodiern — Mme Bideau, Carantec — Mme Colin, Guipavas — M. et Mme L. Déniel, Tréogat — M. Guillermou, Coat-Méal — M. Le Bot, Villeneuve-sur-Loz — Mme Le Guen, St-Pierre-Quilbignon — M. R. Le Sage de la Haye, Saint-Lô — M. Y. Le Sage de La Haye, Marcellé-Robert (I-et-V) ; — Mme Vve Pézennec, Le Passage-Lanriec — Mme Vve Plouzenec, Pouldreuzic — M. Jean Renault, Paris — M. Gabriel Quéinnec, St-Thégonnec — Mlle Tournebize, Paris

Défunts.

M. le Chanoine J.-L. Déniel, Lambézellec — M. le Chanoine G. Grall, Plouzévédé — M. le Chanoine Mévellec, St-Urbain — M. Jean Prémel-Cabic, Kerlouan — Mme Jean-Marie Ily, Plouider — M. Yvon Lichou, Plouider — M. Derrien Messager, Commana — Mme Adolphe Pelleau Millizac — M. Pierre Quillivéré — M. l'Abbé Le Bars, recteur de St-Cadou — Capitaine Krotoff, tué dans l'Aurès — M. Jaffrennou, (Taldir), Carhaix (Bergerac) — Mlle Aline Messager, Morlaix — Mme Vve Le Jan, Saint-Brieuc — Docteur Regnaud, Rennes — Mme Madeleine Pidoux, Montrouge — M. Y. Floc'h, St-Pierre — M. Abiven, St-Pierre — Mme de Lansalut, Taulé — Mme Michel (mère de M. Y. Michel, notre architecte), Morlaix — Mme Richard, Ploudalmézeau — Mme Fournier (mère de M. Jean Fournier, Plougastel) — M. l'Abbé Guéguen, recteur d'Ergué-Gabéric.

— De l'abbaye de la Pierre-qui-Vire nous apprenons le décès du R. P. Christophe Tallichet. Ancien architecte, il nous avait utilement conseillé pour Landévennec. A ce titre nous lui devons une prière toute spéciale.

Venez-leur en aide, saints de Dieu,
Venez à leur rencontre, anges du Seigneur.
Absoute.

LES AMIS DE LANDEVENNEC

La tour d'angle de la page 22
devra recevoir 3 cloches...
quand cloches il y aura.

Nous avons recueilli le tiers
du métal indispensable.

Voulez-vous nous aider à dé-
couvrir les deux autres tiers ?

Merci.

— L'Association « LES AMIS DE LANDEVENNEC » a pour but de grouper toutes les personnes qui, à un titre quelconque, s'intéressent à la reconstruction de l'Abbaye.

— On peut s'y inscrire comme membre :
DONATEUR : plus de 10.000 fr. PROTECTEUR : 5.000 francs
FONDATEUR : 10.000 francs BIENFAITEUR : 1.000 francs

— Aux intentions des Amis, vivants et défunts, une Messe est chantée chaque dimanche à Kerbénéol et une Messe célébrée chaque jeudi à Landévennec.

